

AVANT-PROPOS

Octobre 1986-octobre 2016. Trente ans se sont écoulés depuis le Sommet de Reykjavik Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev : pendant deux jours, les deux hommes les plus puissants du monde, en pleine guerre froide, ont tenté à huis clos de dialoguer, de se comprendre et de mener à bien une tâche qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avait estimé suffisamment importante pour être envisagée avec sérieux : l'abolition des armes nucléaires de la surface de la Terre.

Le récit de ces deux journées constitue le cœur de cet ouvrage. Il s'agit d'une enquête, à la croisée du journalisme et du travail d'historien. Tous les événements avancés ont bien eu lieu et ont été vérifiés. Rien n'est inventé ni romancé. Par conséquent, toutes les citations, chiffres et faits font l'objet de notes.

Avec trois types de sources : les archives américaines et soviétiques ; les articles de presse, les images de télévision et les livres déjà publiés par les protagonistes ; enfin, les entretiens que j'ai réalisés avec un certain nombre d'acteurs et d'observateurs, face à face, par téléphone, par visioconférence ou encore par échange d'e-mails ou de lettres.

Les archives publiées ici ont toutes été déclassifiées et sont ouvertes aux historiens. Il demeure plusieurs dizaines

de dossiers d'archives classés « top secret » par le gouvernement américain auxquelles nous n'avons pas encore accès. Côté américain, les documents proviennent soit de la Maison Blanche (notes pour le président, mémorandums du Conseil national de sécurité, comptes rendus de réunions...), soit du département d'État (l'équivalent du ministère des Affaires étrangères), soit du département de la Défense. Le tout est géré par les Archives nationales, à la Bibliothèque présidentielle Ronald-Reagan, en Californie.

Côté soviétique, la Fondation Gorbatchev à Moscou m'a autorisé à publier un certain nombre de déclarations de Mikhaïl Gorbatchev et m'a fourni plusieurs documents autour du Sommet de Reykjavik lui-même. Les autres documents proviennent des archives du Politburo, conservées à la Hoover Institution de l'Université de Stanford et à la George Washington University, aux États-Unis.

Les mémoires de plusieurs acteurs majeurs de ces années au cœur des dispositifs américains et soviétiques comportent informations essentielles et détails anecdotiques. Ils sont toutefois à prendre avec le recul indispensable pour ce type de témoignages. Mais les ouvrages de George Shultz, de Jack Matlock, d'Anatoli Tcherniaïev, de Pavel Palazchenko, de Mikhaïl Gorbatchev sont très riches.

Enfin, le dialogue direct avec les protagonistes m'a ouvert de nombreuses portes, permettant de confirmer ou d'infirmer des éléments provenant d'autres sources. Pour les Américains, notons les interviews avec John Poindexter et Patrick Buchanan, cadres de l'administration Reagan, et l'échange épistolaire avec l'ancien secrétaire d'État George Shultz. Pour les Soviétiques, mes rencontres avec Roald Sagdeev, conseiller nucléaire de Gorbatchev, Pavel Palazchenko, son interprète, et Mikhaïl Gorbatchev lui-même ont été riches d'enseignements.

Pour sortir du bipolarisme, j'ai pu compter sur les avis de Bernard Norlain, général de l'armée de l'air française, et de Paul Quilès, ex-ministre de la Défense, qui militent désormais pour un monde sans armes nucléaires. L'interview de l'ingénieur Josef Schwartz, quant à elle, nous éclaire d'un point de vue technologique sur la « guerre des étoiles », qui occupe une place centrale dans ce récit.

Depuis l'explosion des deux premières bombes atomiques au Japon en 1945, le monde est passé plus d'une fois à côté de la catastrophe : crises majeures, comme à Cuba ou à Berlin, mais aussi accidents ou actes de malveillance. Surtout, nous avons vécu selon le principe de la dissuasion nucléaire. Celle-ci, nous a-t-on dit à l'école, est efficace puisqu'il n'y a plus de réelle menace de guerre nucléaire aujourd'hui. Le président François Hollande a d'ailleurs réaffirmé ce credo publiquement en février 2015.

Aujourd'hui, le nombre de pays détenant ou voulant détenir l'arme nucléaire augmente. Car, comme le prouvent les faits, qui dit dissuasion dit prolifération. Au nom de cette stabilité fantasmée – le fameux « équilibre de la terreur » – les dirigeants des puissances nucléaires ont joué avec le feu. Cette irresponsabilité menace directement la vie de millions de personnes, cibles potentielles d'une attaque ou victimes futures d'un accident nucléaire.

En octobre 1986, deux leaders que tout opposait ont tenté de mettre fin à cette folie. Ces deux hommes, avec leurs défauts et leurs qualités, auraient pu changer le monde. Il en a été autrement.

PROLOGUE

« Attention aux serpents à sonnette ». Les pancartes d'avertissement sont nombreuses. Heureusement car jusqu'alors, seuls les cactus saguaro de deux mètres de haut semblaient menaçants. Le soleil de la mi-journée écrase le sol poussiéreux. À 42 °C, il ne fait pas bon rester à l'extérieur. Un dernier coup d'œil panoramique permet de discerner des montagnes au loin et pas grand-chose dans l'environnement immédiat ; le désert du sud de l'Arizona, à quelques kilomètres de la frontière avec le Mexique, n'est décidément pas très hospitalier. On remarque tout juste une drôle de structure métallique au niveau du sol. Comme un large couvercle : c'est une trappe blindée horizontale de 700 tonnes. Et, à cinquante mètres, un escalier qui s'engouffre dans les entrailles de ce qui ressemble à la surface de la lune.

D'un coup, il fait frais. Et sombre. L'escalier métallique résonne sous les pas. La cage est grise. Des lumières blafardes fixées au mur éclairent le visiteur. Au bout de cinquante-huit marches et quelques étages, une succession de trois portes blindées au système de fermeture magnétique invite à la curiosité, mais ici, il ne faut pas être claustrophobe. Nous sommes à vingt-huit mètres sous terre, dans les quartiers souterrains de membres de l'US Air Force. Au

bout du couloir dort un monstre. Ou plus exactement un Titan. De catégorie 2, pour être précis. Plus gros, plus puissant. Plus destructeur. Voici le silo d'un missile nucléaire.

La bête est là, debout, dans un cylindre de béton de 2,4 mètres d'épaisseur et à près de 40 mètres de profondeur. Ce silo est maintenu à une température constante de 15,5 °C, la température optimale pour le mélange de fuel particulièrement dangereux. La carrosserie, de couleur grise, semble d'un autre temps : un métal lisse, avec ses boulons, hérissé de tuyaux innombrables pour l'alimenter en fuel, sur lequel on peut lire l'inscription verticale « US Air Force ». Au sommet de la fusée, un cône noir, qui renferme une ogive nucléaire. Ou plutôt qui *renfermait* : ce Titan 2 est désarmé.

Les Titan 2 furent en service de 1963 à 1986, déployés sur trois sites, dans l'Arkansas (Sud), le Kansas (Centre) et l'Arizona (Sud-Ouest). Celui-ci a été installé en 1982 et il est aujourd'hui un « objet » historique classé. L'ensemble de cette base souterraine est devenu un musée, que l'on peut aujourd'hui visiter¹ : le seul endroit des États-Unis où l'on pénètre au cœur du système de défense nucléaire américain de l'époque de la guerre froide.

Hier comme aujourd'hui, une base de missiles nucléaires américaine s'organise en trois grandes constructions souterraines : le silo de la fusée, la salle de contrôle et les quartiers (chambre et cuisine rudimentaires), avec, au milieu, l'escalier et l'ascenseur d'accès à la surface. Ces constructions souterraines sont reliées entre elles par un couloir où courent de nombreux tuyaux qui permettent l'acheminement de l'air et de l'eau. L'ensemble est de couleur vert pâle – le même vert froid que l'on trouve sur la blouse d'un chirurgien.

1. Titan Missile Museum, à Sahuarita, Arizona (www.titanmissile-museum.org).

Toutes les salles, tout l'édifice, reposent sur d'énormes ressorts supposés atténuer les vibrations lors du décollage du missile... ou en cas d'explosion accidentelle.

Dans la salle de contrôle, un pupitre central fait face à douze armoires métalliques renfermant des ordinateurs. Partout, des boutons lumineux. Les deux officiers de service ont tous deux la responsabilité du feu nucléaire. La procédure est simple : l'ordre est donné par le commandant en chef des forces armées américaines, c'est-à-dire le président des États-Unis lui-même. L'ordre crypté est reçu dans la base choisie pour le lancement du missile nucléaire. Mais le code transmis n'est que partiel. Il doit être complété par des instructions inscrites dans un grand classeur rouge. Le résultat de ce rébus est un code à six chiffres.

Reste une étape déterminante avant le lancement. Les deux coéquipiers doivent ouvrir chacun un mini-coffre-fort, l'un rouge, l'autre noir. Ils n'ont la combinaison que du leur. À l'intérieur, une clé. L'officier principal se rend vers l'un des ordinateurs centraux et entre le code à six chiffres. À ce moment-là, la valve qui retient le missile dans le silo est levée. Il revient au pupitre et enfonce sa clé. Son assistant(e) se place à sa gauche, à environ deux mètres de lui, à un autre pupitre. Une fois les deux clés insérées, le compte à rebours se déclenche et résonne dans les haut-parleurs. À zéro, les deux militaires tournent leur clé vers la droite.

Les moteurs du missile se mettent en marche. La puissance du feu est telle que 34 000 litres d'eau sont immédiatement déversés dans la cuve afin que l'engin ne soit pas endommagé. La force de propulsion est équivalente à celle de deux Boeing 747. Le Titan 2 s'élève, se décrochant de ses attelles. Cinquante-huit secondes après la saisie du code, il est lancé dans les airs. Après cinq minutes de vol, et à 72 kilomètres d'altitude, il n'a plus de fuel propulseur : le

missile ne progresse alors plus que sur son élan de départ, grâce à son énergie cinétique.

Trois cibles sont programmées dans les ordinateurs. Le code saisi n'en concerne qu'une. Aujourd'hui encore, les cibles des missiles de la guerre froide sont des informations classées « top secret ». Mais sans trop de difficulté, on peut imaginer que Moscou et peut-être une grande base militaire soviétique faisaient partie de ces cibles. En passant par le pôle Nord, il fallait compter environ 25 minutes pour que le Titan 2 s'écrase en URSS.

On appelle *missileers* les militaires qui ont la responsabilité ultime d'actionner ces fameuses clés. Ils forment une sorte de fraternité à l'intérieur même de l'US Air Force. Des hommes et des femmes sur lesquels la pression est énorme et constante. La destruction potentielle d'une ville entière et la mort de milliers de gens repose sur eux. Et s'ils n'obéissaient pas aux ordres d'en haut ? Dans le film de fiction *Wargames*¹, une scène représente ce dilemme. Le plus âgé du duo, alors qu'il reçoit l'ordre de tirer, hésite et renonce à quelques secondes du zéro fatidique du compte à rebours. Son jeune assistant n'hésite alors pas à le tuer d'une balle. Or, il ne s'agissait que d'un entraînement...

La pression. Être l'un des deux humains à décider, en dernier ressort, de l'élimination de centaines de milliers de ses congénères de l'autre côté du globe. Des innocents qui n'ont rien demandé. Des victimes d'un potentiel conflit purement politique, décidé par deux leaders arc-boutés sur leurs positions... Un scénario à la *Wargames* pourrait-il réellement se produire ? Partout dans le silo, on trouve des inscriptions sur les murs rappelant : « *No lone zone*.

1. *Wargames*, film réalisé par John Badham, avec Matthew Broderick, sorti en 1983.

*Two man policy mandatory*¹. » Impossible d'être seul. En cas d'accident, tout d'abord, le partenaire peut aider. Pour partager les « tâches domestiques », également. Mais on a beau être collègues, on n'est pas véritablement amis. Car on se surveille mutuellement pour empêcher tout coup de folie ou de désobéissance.

John Krumm était un *missileer* entre 1980 et 1985, sur la base de Grand Forks, dans le Dakota du Nord. « La plupart d'entre nous vivions sur la base, à moins d'un kilomètre du silo, où nous allions tous les matins, raconte-t-il². La première chose que nous faisons était de réciter une série de codes différents dans des postes téléphoniques afin de pouvoir pénétrer dans le silo. “Bonjour, ici le capitaine Krumm. Je viens prendre la relève. X Ray Delta.” Et une réponse se faisait entendre : “Vous êtes authentifié, vous pouvez entrer.” »

Le capitaine Krumm et les autres subissent une forte pression, tout en s'ennuyant beaucoup, à dix mètres sous terre. Mais, pour lui, c'était une forme d'engagement patriotique. « Mon père a combattu dans l'Atlantique Nord pendant la Seconde Guerre mondiale, dit-il. Nous, notre mission était : “Destruction mutuelle assurée” – garantir la dissuasion nucléaire des États-Unis. J'ai vu des officiers craquer à cause de la pression de cette profession. » Son confrère John Gazelius renchérit : « Les gens [les *missileers*] ne sont pas accueillis en fanfare lorsqu'ils rentrent chez eux. C'est un boulot très méthodique, où on doit rester assis en attendant que quelque chose de terrible se produise³. » Rien

1. « Pas d'homme seul dans cette zone. Règle de deux hommes obligatoire. »

2. Documentaire radio *The Missileers*, dans la série « Unfictional » sur KCRW (National Public Radio à Santa Monica). Produit par Eric Molinsky et Bob Carlson. Diffusé le 3 septembre 2013.

3. *Ibid.*

de spectaculaire, en apparence. Juste l'attente interminable, dans un bunker sous terre, à quelques mètres d'une bombe nucléaire. Pas le travail de M. Tout-le-monde, c'est certain.

La formation de ces officiers n'est évidemment pas prise à la légère. Tout est fait pour tester leur volonté réelle d'intégrer ce corps de métier si particulier. On leur montre un film très dur sur les conséquences des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. L'entretien d'embauche comporte aussi un test psychologique poussé. John Krumm se souvient des questions de l'instructeur :

« Avez-vous déjà pensé au suicide et comment est-ce que vous vous supprimeriez ? demande-t-il.

— Je n'ai jamais pensé au suicide. Je n'ai pas de réponse à votre question.

— Ne cachez rien. Vous y avez pensé, car tout le monde y pense à un moment donné.

— Je dois être anormal, je n'y ai jamais pensé.

— Je ne peux pas valider votre test si vous ne me répondez pas.

— Tant pis.

— Vous venez de réussir votre évaluation psychologique. »

Ces hommes sont donc le dernier maillon de la chaîne de commandement. Et ne doivent avoir aucun état d'âme. « Pendant toute la période où j'ai servi à ce poste, j'aurais lancé le missile. Il n'y a aucun doute que j'aurais lancé une guerre nucléaire, reprend Krumm. Je pense que je me mentais, en me convainquant que je faisais quelque chose de moral, dit-il aujourd'hui. Mais, d'une certaine façon, j'avais fait un pacte avec le diable. »

Les *missileers* américains sont toujours en activité. L'arme nucléaire n'a pas disparu en même temps que l'Union soviétique. Mais, de nos jours, la dissuasion nucléaire américaine repose sur trois modes de lancement des missiles :

les sous-marins, indétectables ; les bombardiers, mobiles et furtifs ; et les bases souterraines, comme celle d'Arizona. Ces dernières sont très critiquées, car sources de risques pour les populations voisines en cas d'accident ou d'attaque terroriste. Faiblesse principale : tous les ennemis supposés des États-Unis connaissent leur emplacement¹.

Mais dans les années 1980, en pleine guerre froide, l'Amérique de Ronald Reagan compte sur elles. Le Kremlin de Brejnev, puis d'Andropov, de Tchernenko et enfin de Gorbatchev a musclé les forces conventionnelles de l'Armée rouge. Des missiles à portée intermédiaire SS-18 et SS-20 ont été installés dans la partie asiatique de l'URSS et juste derrière le rideau de fer, en Europe de l'Est. En 1982, avec l'appui de la France, les Américains ripostent en plaçant des Pershing II en Allemagne de l'Ouest. La tension entre les deux puissances est telle que les missiles nucléaires sont même sur le point d'être mis en orbite dans l'espace...

Les chapitres qui suivent racontent un épisode peu connu du grand public. Un drôle de week-end en Islande, en plein mois d'octobre. Et une partie de poker à peine croyable entre les leaders des deux plus grandes puissances nucléaires mondiales, sur ce terrain neutre glacial. L'enjeu : l'élimination totale des armes nucléaires. Les personnages : Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev. Deux fortes têtes, qui vont jouer avec le destin du monde dans une maison tout près du cercle polaire.

1. Voir chapitre 8, p. 179.